

# Les soldats de l'opération « Turquoise » redoutent des infiltrations nocturnes de rebelles

## Les Français verrouillent leur dispositif

François Luizet

Le Figaro, 6 juillet 1994, page 3

« *Ça me paraît pas mal votre truc...* » Le colonel Eric Thibaut visite ce matin les principaux points d'appui du dispositif mis en place pour contrer une éventuelle avance du Front patriotique rwandais (FPR). Objectif : tresser un filet de surveillance « en hérisson » autour de Gikongoro. Les soldats français de l'opération « Turquoise » redoutent en particulier des infiltrations nocturnes des rebelles rwandais.

La tournée d'inspection a commencé de bonne heure sur les chemins de terre qui parcourent les multiples collines entourant la petite ville. Sur une carte, le colonel et son état-major évaluent les distances, cherchent des angles de tir. Ici sera placée une caméra permettant une vision nocturne à longue distance. Ailleurs ce sont deux postes de tir de missiles Milan qui seront installés. Le langage est très militaires : « *Des sonnettes, une 12,7 par poste...* »

Dans ce paysage de collines verdoyantes, un carrefour considéré comme stratégique est l'objet de toutes les sollicitudes du colonel et de ses adjoints. Les uns et les autres retrouvent les réflexes du manuel de la formation commune de base (FCB) sur les qualités d'un bon poste : « *Pouvoir utiliser ses armes, disposer d'un chemin de repli.* » A cet endroit sera installé l'officier de l'armée de l'air (OCA) chargé de guider d'éventuelles interventions aériennes des Jaguar ou des Mirage basés au Zaïre, à Kisangani. Rien n'est laissé au hasard.

Un souci habite cependant le colonel Thibaut. Il le dit tout haut à un capitaine : « *Attention, ce sont des gens qui attaquent la nuit.* » Il faut donc verrouiller le dispositif. Les systèmes de vision nocturnes sont pré-

cieux pour balayer l'horizon. Les mitrailleuses 12,7 et les autres armes automatiques doivent disposer d'angles de tir les plus ouverts possibles. C'est pourquoi, hier matin, on pouvait voir sur la route conduisant à Butare des Rwandais habillés de shorts et de tricots roses abattre des arbres et hacher menu, à la machette, des buissons trop épais. Il s'agissait de prisonniers de droit commun revêtus de leurs curieuses tenues pénitentiaires. Le préfet les a mis à disposition des commandos de l'air qui s'étaient installés à 1 km de l'entrée est de Gikongoro.

Les Français entendent « battre » le thalweg avec leurs redoutables fusils Barrett, de fabrication américaine. Ce sont des armes automatiques individuelles de calibre 12,7, d'une portée de mille mètres. Elles ont un redoutable pouvoir vulnérant et peuvent être incendiaires, perforantes, explosives ou traçantes. Les Crap (commandos de recherche et d'action en profondeur) sont, quant à eux, installés sur les hauteurs par petits groupes. Ils jouent le rôle capital de « sonnettes ». Ils ont pour mission, dans un premier temps, de rendre compte d'une éventuelle infiltration ennemie, de l'évaluer et de la fixer en attendant l'arrivée des renforts.

A l'aube, hier, le dispositif a reçu le renfort de 6 véhicules blindés légers armés de canons de 90 mm. Les 80 soldats qui les accompagnent appartiennent au régiment d'infanterie de chars de marine de Vannes. Sont également arrivés, dans la nuit, trois pièces de mortier lourd de 120 mm appartenant au 11<sup>e</sup> régiment d'artillerie de marine. Elles constituent une batterie « flash », dont la mise en œuvre s'effectue en

moins de trois minutes. La concentration du tir de ces trois pièces sur un seul objectif peut avoir des effets dévastateurs. Toute la journée, des patrouilles motorisées ont sillonné les pistes soulevant des nuages de poussière, sans doute observées avec intérêt par les rebelles du FPR qui n'étaient plus hier qu'à 16 km de la petite ville, c'est-à-dire à 6 km à peine de la zone de sécurité instaurée par la France.

A proximité du camp de réfugiés de Cyanika, les commandos marines ont installé leur campement. Le capitaine de frégate Marin Gillier travaille en liaison avec le bourgmestre. Il s'agit avant tout de rassurer les réfugiés qui sont aujourd'hui plus de cinquante mille et surtout de s'intéresser aux nouveaux arrivants. En effet, déjà dans le passé, le FPR s'est infiltré dans le camp. Des rebelles se sont mélangés aux réfugiés. Plusieurs d'entre eux ont été démasqués. Ils portaient deux ou trois vêtements les uns sur les autres, disposaient de postes de radio et convoaient des armes en pièces détachées. Le bourgmestre affirme que parmi eux se trouvait un Ougandais. Pour déjouer les infiltrations, les réfugiés sont désormais regroupés par village d'origine. « *Tout le monde se connaît*, dit le bourgmestre. *Les étrangers sont vite repérés.* »

La situation alimentaire s'est améliorée dans le camp qui, la semaine passée, a manqué de se soulever : 24 tonnes de vivres sont arrivées. Il était temps. Un vent de révolte soufflait parmi les réfugiés. Le préfet et le bourgmestre ont été pris à partie. Et une curieuse rumeur a alors circulé à l'intérieur du camp, propagée sans doute par des agents du FPR : certains assuraient qu'à Butare, on trouvait des vivres en abondance. Trois jours plus tard, la ville tombait entre les mains des rebelles.

Hier, le bourgmestre avait un délicat problème à résoudre : à l'aube, un gamin de cinq ans a été aperçu, alors qu'il errait seul dans la brousse. Il était nu, couvert de plaies et affamé. Il a été conduit à la mairie. On l'a interrogé. Il a dit s'appeler Fabien. Ses parents ainsi que son frère Charles et sa sœur Florence, étaient morts. Il s'agit bien entendu d'un petit Tutsi caché depuis des mois sans doute par un Hutu courageux. Assis sur une natte devant la mairie, l'air égaré, il regardait la foule qui l'entourait. Elle était en majorité hutue. La foule contemplait l'enfant sans

haine.

Il y a encore quelques semaines elle l'aurait massacré en quelques secondes. Ce mardi matin, dans la poussière et la chaleur, Fabien était la preuve même de l'horrible absurdité des massacres d'avril et de mai.